

# MOUVEMENTS D'IDENTITÉ

16/11 > 9/12



**J'appartiens au vent qui souffle** Aminata Abdoulaye Hama - Jean-Marie Piemme - Isabelle Pousseur  
**Final Cut** Myriam Saduis - collaboration d'Isabelle Pousseur / **LEGS "suite"** Edoxi Gnoula - Philippe Laurent

**OCEANNORD.ORG**

Journal 79

MOUVEMENTS D'IDENTITE est un ensemble, un agencement de trois spectacles, indépendants les uns des autres. Chacun de ces projets peut se voir séparément mais ils sont aussi conçus pour résonner l'un par rapport à l'autre. Chacun propose un récit de femme singulier, lié à un ou plusieurs endroits du monde, rendant compte de tensions vécues concrètement, physiquement devrait-on dire, entre un pays d'Afrique (Tunisie, Burkina Faso, Niger) et l'Europe (France-Belgique). Chacune de ces trois femmes s'est (dé)battue avec ses origines, sa filiation, pour s'inventer une vie, une voix, un corps. Ce qui les rassemble est un mouvement, une mue non finie, ouverte, toujours perméable au présent. Elles ont traversé des mers, des récits, ont cherché des traces, ont voulu comprendre et ont décidé de raconter. Leur histoire singulière, leur place dans le monde sont uniques mais, parce qu'elles touchent à notre Histoire, à notre rapport problématique et difficile à l'Afrique, parce qu'elles rendent compte d'une certaine énergie "féminine", d'un immense travail d'accouchement de soi-même, elles rejoignent un endroit névralgique, sensible de notre monde d'aujourd'hui. "Le monde a besoin de féminin", a répondu Juliette Binoche à la question, posée dans l'émission 28 Minutes, "Pourquoi avez-vous créé une maison de production féministe?". Oui le monde a besoin de féminin, et plus encore peut-être de ce féminin-là, celui qui se construit par-delà les continents et s'ancre dans des cultures étrangères pour mieux affronter notre réalité européenne, sa diversité, et ses tensions multiples.

## TROIS FEMMES.

AMINATA ABDOULAYE HAMA 1



Je rencontre Aminata Abdoulaye Hama en 2010, à Genève. Je l'engage pour jouer Helena dans *Le Songe d'une nuit d'été\** qui doit être créé au Théâtre National en 2012. Tous les acteurs sont burkinabé, sauf elle, qui vient du Niger. Un soir de janvier

2011, à Ouagadougou, où nous répétons, nous décidons, mon assistante et moi d'aller manger au Verdoyant, LA pizzeria de Ouaga. Les acteurs burkinabé ne se joignent pas à nous lorsque nous allons -rarement faut-il le dire- dans ces restaurants "pour expatriés". Mais la pizza y est bonne et le jardin charmant. Aminata, qui se fait appeler Amy à ce moment-là, elle, se joint à nous. Première surprise, elle veut vivre des choses avec nous, comme nous. (Plus tard, quand elle vivra à Bruxelles, elle mettra un point d'honneur à cuisiner des recettes belges !). Ce soir là au Verdoyant, elle raconte. Elle est musulmane, fait ses prières, vient d'une famille polygame et attend d'être mariée pour avoir une vie sexuelle (elle a 26 ans). J'ai du mal à y croire, c'est une bombe, elle change de tenue 2 à 3 fois par jour, met des mini-jupes, des talons et propose une Helena déchainée, moderne, assumant le droit d'une femme à poursuivre un homme si elle le désire. Ça ne sera pas le moindre des paradoxes d'Aminata mais c'est le premier que je découvre et il rend cette soirée inoubliable. Très vite je pense à réaliser un documentaire sur elle.

MYRIAM SADUIS 1

Un soir, chez moi où nous avons organisé un petit repas, Myriam Saduis nous raconte l'histoire de ses parents. Je suis abasourdie. On se connaît



depuis plusieurs années, Myriam a déjà fait deux spectacles au Théâtre Océan Nord et pourtant je ne sais rien de ce qu'elle raconte ce soir-là. Son père, tunisien, rejeté par sa famille maternelle (franco-italienne), chassé par sa mère quand elle a trois ans (elle

# Mouvements d'identité: une histoire

par Isabelle POUSSEUR

arrivera à le faire expulser de France). Sa mère qui l'élève, seule, change son nom de Saâdaoui en Saduis, lui interdit de revoir son père.

Myriam qui ne se rend en Tunisie qu'après la mort de son père, où elle rencontre, pour la première fois, sa famille paternelle.

Sa mère, qui devient folle, finit sa vie dans un hôpital psychiatrique où elle décède très peu de temps après son hospitalisation.

Et un récit qui émerge, se structure, grâce à la psychanalyse.

EDOXI GNOULA 1

Je rencontre Edoxi à un moment où je commence à désespérer de trouver des filles à Ouagadougou

pour ma mise en scène du *Songe d'une nuit d'été*. En audition ou lors du stage que j'ai dirigé six ans plus tôt, j'ai rencontré des hommes, des garçons, de tous les âges. Tous les personnages masculins du *Songe* sont distribués depuis longtemps et je n'ai



rencontré qu'une seule femme qui ait un niveau équivalent. Un jour à Ouagadougou, c'est la saison des pluies, nous sommes sous la véranda de la maison d'Etienne Minoungou et soudain, il se souvient d'une fille qui a présenté un "seul en scène", lors de la *Quarantaine* des Récrétrales, dont il a une copie vidéo. Une fois les pluies finies, il va la chercher, me ramène à l'hôtel où je visionne ce spectacle et organise un rendez-vous avec Edoxi le lendemain, deux heures avant mon départ en avion. Je la rencontre dans le bar de l'hôtel.

Il y a chez elle quelque chose d'étrange, d'instinctif et de puissant qui me fascine tout de suite. Je sens que je n'ai pas besoin de l'auditionner et l'engage pour jouer Titania.

MYRIAM SADUIS 2

À plusieurs reprises, Myriam me confie son désir de faire quelque chose avec l'histoire de ses



parents. Elle a vu À ceux qui naîtront après nous\* en 1994 et ne l'a pas oublié. Elle s'y réfère comme à un modèle. Je suis touchée de cela, c'est un spectacle dont j'ai toujours pensé qu'il pouvait éventuellement renaître, se reconstituer avec de nouvelles personnes et de nouveaux récits. Je l'encourage, lui dis que ça m'intéresse. Elle passe du désir et de l'excitation au doute, abandonne son idée puis y revient. Jusqu'au jour où elle trouve une forme, une "entrée" et où elle ne la lâche plus. J'en suis heureuse et lui confirme mon intérêt.

EDOXI GNOULA 2

Au début des répétitions du *Songe*, je demande aux acteurs de proposer ce que j'appelle une "réponse" à la matière dramaturgique. Plusieurs thématiques sont abordées, celle des rites et des fêtes, de l'amour et de la sexualité, de la place de l'homme et de la femme dans le couple. Nous passons deux jours entiers, passionnants, à écouter les histoires de ces douze acteurs et actrices. Edoxi raconte qu'à l'âge de cinq ans, elle est partie retrouver



sa grand-mère au village parce qu'elle ne comprenait pas pourquoi sa mère ne voulait pas qu'elle se fasse exciser. Elle raconte que sa mère est arrivée à temps, juste avant la cérémonie, pour empêcher l'excision et qu'aujourd'hui elle lui en est reconnaissante. Plus tard, je verrai un spectacle d'Edoxi, dans lequel elle parle de sexualité féminine, au milieu d'un groupe de femmes déchainées, riant, criant, applaudissant. Sa mère est juste devant moi, elle se tient toute droite, heureuse, fière de sa fille. Je comprends qu'Edoxi, la première femme véritablement féministe que je rencontre au Burkina Faso, a de qui tenir, que l'indépendance dont elle fait preuve, au théâtre et dans sa vie de tous les jours, lui a été transmise par une petite femme du peuple qui voulait une vie meilleure pour sa fille.

AMINATA ABDOULAYE HAMA 2

À la fin des représentations du *Songe* à Ouagadougou, Aminata me confie qu'elle veut faire une école en Europe, être comédienne - tant pis si elle ne se marie pas !- et rencontrer des gens.

Je lui propose de venir à Bruxelles pour y suivre les cours de l'Insas. Elle le fait, réussit le concours, met quatre mois à obtenir un visa et intègre finalement l'école. Pendant les quatre années de son parcours, nous nous voyons régulièrement, parlons



de ses études bien sûr mais aussi -et surtout- de sa vie en Belgique, des difficultés qu'elle éprouve, du regard qu'on porte sur elle. Nous parlons d'amour et de sexualité -encore!- et elle me confie qu'on lui a proposé une opération de reconstruction du clitoris qu'elle a acceptée. Je la vois changer, se glisser dans une autre peau, plus européenne et mon envie de raconter cette vie de femme si singulière grandit. Je lui en parle et un beau jour, presque sans discuter, sans y réfléchir, nous avons un projet commun, c'est une évidence.

EDOXI GNOULA 3

En 2014, les Récrétrales ouvrent un nouveau champ de travail qu'ils appellent *Laboratoire Élan*. De la mi-janvier à la mi-février, toute une série de formateurs travaillent avec des stagiaires acteurs, metteurs en scène et auteurs. Je dirige un atelier pour metteurs en scène à partir de pièces de Koffi Kwahulé. Edoxi, elle, suit le parcours des stagiaires auteurs. À ce titre, elle rencontre Philippe Laurent qui dirige un atelier à partir d'un projet qu'il a mis sur pied plusieurs années plus tôt, au Conservatoire de Liège, les *Cartes d'identité*.

Edoxi est enchantée de ce travail, écrit un texte et regrette que le temps passé avec Philippe soit si court. Elle veut pousser plus loin, développer son texte dont le centre se trouve être sa position d'enfant "bâtarde", élevée par sa mère, jamais reconnue par son père qui habite pourtant le même quartier, un quartier pauvre de Ouagadougou. En octobre de cette même année - pendant les Récrétrales - a lieu la révolution burkinabé. J'y suis et mon émotion est grande d'être dans cette ville que je commence à connaître (un peu) et que j'aime, au moment où ses habitants, surtout les plus jeunes, se soulèvent, se révoltent et réussissent, en quelques jours, à faire tomber un dictateur. Edoxi, elle, n'est pas là, elle travaille en Suisse. Mais elle n'a pas oublié les consignes de Philippe, lier la petite histoire à la grande et son texte s'enrichit de cette révolution, de ce qu'elle a signifié pour elle, pour ses

proches, pour leurs enfants. Elle me confie alors son désir de proposer à Philippe la mise en scène de son texte. Celui-ci accepte tout en souhaitant repartir de la base de ce qui constitue le projet des *Cartes d'identité*. Le texte est un matériau de départ, pas une finalité. Je leur dis mon intérêt pour des représentations au Théâtre Océan Nord.

MYRIAM SADUIS 3

Myriam a un titre *Final Cut*, et plein d'idées. Nous en parlons, plusieurs fois, dans des restaurants de Bruxelles ou d'Avignon. Je sens sa nécessité, je sens qu'elle connecte au bon endroit, je sens que tout cela devient une matière d'écriture et de théâtre. Elle n'a plus peur, ne doute plus - c'est du moins l'impression qu'elle donne - et son assurance me conforte dans ce qui émerge tout doucement des plis de mon cerveau, l'idée de relier plusieurs récits féminins, autour de l'identité et de sa plasticité.

L'identité, oui, mais non pas en ce qu'elle nous immobilise dans une "définition" de nous-même, plutôt en quoi elle ne se résout jamais, en quoi elle est d'abord mouvement(s), expérience de vie, de temps, de durée, de partage. Expérience de découverte aussi, "Tiens je serais donc cette personne là, aussi...?", celle que font émerger la psychanalyse, le récit, et le théâtre bien sûr, cet art du temps, dans lequel nous pouvons muter, nous métamorphoser, aller vers l'autre et se charger de lui, revenir à soi, mourir et renaître, à l'infini.



AMINATA ABDOULAYE HAMA 3

Aminata décide de demander à Jean-Marie Piemme de lui écrire un texte. Elle a été touchée par *J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin\*\** et elle voudrait que son histoire soit traitée comme Jean-Marie y traite la sienne.

En juin 2017, exactement comme nous avons lancé le projet *Une plume est une plume\*\*\**, j'interroge Aminata, enregistre ses réponses et envoie tout à Jean-Marie.

En juillet nous avons déjà un premier texte qui nous permet de lancer le travail en février 2018. Plusieurs motifs se dégagent dont le principal

semble être l'impossibilité pour Aminata de se conformer à l'image, au corps et au rythme qu'on attend des femmes dans son pays. On lui dit qu'elle rit trop fort, qu'elle bouge trop, qu'elle parle trop, qu'elle est comme un animal qu'on doit attacher. Elle aimerait devenir cette femme que ses parents voudraient voir émerger mais n'y arrive pas. L'idée d'être double -Jean-Marie parle d'une Aminata 1 et d'une Aminata 2- la poursuit encore aujourd'hui, son corps lui-même obligé de se métamorphoser, trop maigre lorsqu'elle rentre au Niger, gavée par sa mère avant d'être autorisée à être exposée à la vue des autres et obligé de retrouver son poids au retour en Belgique, pour entrer dans ses jeans slim. Et c'est le théâtre qui lui permet de vivre cette dualité, d'en faire une force grâce à tous ces autres qu'elle abrite en elle et rêve d'incarner pleinement: Antigone, Phèdre, Hedda Gabler, Penthésilée...ces femmes puissantes, mobiles, non conformes...



\* Le *Songe d'une nuit d'été* production du Théâtre National de la FWB avec la collaboration du Cartel et des Récrétrales, festival de théâtre de Ouagadougou, Burkina Faso.

\*\* J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin spectacle à partir du roman de Jean-Marie Piemme Spoutnik mis en scène par Virginie Thirion.

\*\*\* Une plume est une plume texte de Jean-Marie Piemme et Catherine Salée, mise en scène Isabelle Pousseur.

## Rencontre avec Myriam Saduis

par Laurent ANCION

Ily aurait largement eu de quoi y laisser des plumes : un père invisible, une mère qui sombre dans la folie, une occultation familiale d'une part de ses origines tunisiennes, une omerta dans toutes les langues -français, italien, mais surtout pas l'arabe, langue interdite. Depuis ses 5 ans pourtant, dès qu'elle a su lire en fait, Myriam Saduis mène l'enquête. Quand sa mère lui répétait : « Tu n'as pas de père », elle y puisait le feu de la recherche. « Ces mots me semblaient totalement à vérifier, puisque j'étais là ! », rapporte Myriam. Au fil des décennies, elle découvre que l'histoire de ses parents croise l'histoire du monde. L'amour puissant puis la violente rupture entre sa mère française et son père tunisien ont partie liée à la grande histoire, celle de la colonisation de l'Afrique du Nord, celle de l'indépendance de la Tunisie en 1956, celle d'enjeux géopolitiques qui ne sont pas de froides statistiques mais modifient profondément l'existence de millions d'humains – dont la sienne. C'est cette dimension universelle qui l'a décidée à porter à la scène le récit de son enquête, digne d'un roman d'aventures, avec son lot égal de drôlerie rocambolesque et de larmes ineffaçables.

**Laurent Ancion** - La quête de tes origines est un chemin que tu as longtemps parcouru seule, de façon intime et – bien sûr – privée. Tes mises en scène, jusqu'ici, s'appuyaient sur l'œuvre d'auteurs (Tchékhov, Bergman, Arendt). Qu'est-ce qui a provoqué le déclic d'un partage au théâtre de ta propre histoire, que tu nous rapporteras toi-même, aux côtés de Pierre Verplancken ?

**Myriam Saduis** - D'une certaine façon, j'ai toujours su que j'utiliserais la matière de mon histoire pour faire travail, mais la forme était très ouverte, je n'envisageais pas nécessairement un spectacle. J'imaginai une écriture, un mélange de photos... J'avais l'idée que c'était un matériau qui devait trouver une forme... mais je résistais ! Je disais toujours : « Pas maintenant. » Puis j'ai reçu la proposition d'Isabelle Pousseur et je l'ai prise très au sérieux. L'un des grands chocs théâtraux de ma vie, c'est son spectacle *À ceux qui naîtront après nous*, que j'ai vu en 1994, peu après ma sortie de l'Insas. C'est la première fois que je voyais – de façon éblouissante – que des récits intimes et biographiques pouvaient forger une matière théâtrale. Face à ce travail, j'ai senti qu'un texte est déjà écrit en nous-mêmes et qu'il peut être révélé, et même reconstruit, par la scène. Je savais que parler de ma propre vie allait impliquer de replonger dans des racines dont certaines sont douloureuses. Et si j'ai résisté encore un peu, j'avais confiance en la personne qui me le propo-

sais. Isabelle a une position éthique et artistique vis-à-vis de ce type de matériau.

Enfin, ce qui a emporté ma décision, c'est le caractère que prend le monde aujourd'hui, où le racisme avance de façon non masquée, où la colonisation reste déniée. J'ai une mère européenne et un père arabe. C'est ainsi que tout a commencé pour moi. Je porte en moi cet aspect méisé mais, à l'instar de la colonisation, c'est une chose qui a été totalement camouflée. Ma mère a totalement rejeté le père. On m'a amputée d'une part de moi-même. J'ai mis très longtemps à la reconquérir. Et si je monte aujourd'hui sur le plateau, c'est parce que je me rends compte que mon histoire personnelle et ses excès (car c'est vraiment très excessif !) entrent en résonance avec ce qui se passe dans le monde aujourd'hui.

**L. A.** – Tu relèves que la racine grecque du mot « histoire » (*historia*) signifie « enquête, connaissance par la recherche, récit de ce que l'on a appris ». « *Final cut* », c'est le récit de cette enquête que tu mènes depuis l'enfance ?

**M. S.** - Oui, c'est ce partage, que je mène avec Pierre Verplancken au plateau. L'enquête, je l'ai commencée quand j'avais 5 ans. Dès que j'ai su lire en fait. *Final cut* est en effet l'histoire de cette enquête, c'est-à-dire de comment les choses se lèvent, comment les choses masquées sont révélées. Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu. Après le décès de ma mère, j'ai notamment découvert dans ses affaires une grosse enveloppe avec des lettres qui m'étaient adressées et qu'elle ne m'avait jamais transmises. Sur l'enveloppe, elle avait inscrit : « Père de Myriam ». Comme je le dis dès les premières minutes de *Final cut*, la découverte de l'enveloppe, et son titre, a eu pour moi l'effet d'un fracas de foudre. Je n'ai pas connu mon père. Mes parents se sont séparés

lorsque j'avais 3 ans, ensuite je ne l'ai plus revu. Les lettres dataient d'une douzaine d'années. Elles révélèrent les circonstances de la mort de mon père.

**L. A.** – Sans dévoiler l'enquête qui forge *Final cut*, on peut dire que l'amour – impossible – de tes parents est directement lié à l'histoire de la Tunisie...

**M. S.** - Profondément en effet. Ma mère était née en Tunisie, alors protectorat français. Sa famille était italienne, en Tunisie depuis trois générations, où ils travaillaient comme paysans. Un an avant l'indépendance, en 1955, ma mère rencontre mon père. Ils se plaisent immédiatement, mais elle est mineure et il est Arabe – elle sait que sa famille ne supportera pas leur union. À l'indépendance, en 1956, ma mère doit suivre sa famille qui part s'installer en France, à Dijon. Ils s'écrivent... Et dès qu'elle est majeure – à 21 ans à l'époque –, elle s'enfuit en Tunisie et épouse l'homme qu'elle aime. Sa famille la considère alors comme morte, à cause de ce mariage « contre nature », dans ce climat de décolonisation de l'Afrique du Nord. Pourtant, mon père et ma mère, enceinte, peu après, viennent en France. Je nais de cette histoire en 1961. Trois ans plus tard, ils divorcent. Je ne reverrai jamais mon père.

**L. A.** – À 15 ans, ta mère ira jusqu'à franciser ton nom. De Sadâaoui, tu deviendras Saduis. Comment vis-tu ce changement de patronyme ?

**M. S.** - Cette décision fait suite à une visite, chez mes grands-parents, d'une dame qui veut me rencontrer, au nom de mon père. Mes grands-parents la refoulent et s'ensuit une sorte d'effiltration : on me cache, on me met chez des tantes. Un jour, ma mère me dit : « Tout est réglé » – elle adorait dire cela, surtout quand tout se déréglait. « Je vais changer le nom de ton père », ajoute-t-elle. Ah. Je pensais que je n'en avais pas, de père [sourire]. Elle s'est appuyée sur une loi française de 1972, qui dit qu'il est « légitime » (sic) de « franciser un nom à consonance étrangère pour une meilleure intégration ». S'il y a une énorme violence, en fait, derrière cette loi, je me suis totalement approprié mon nom. Je m'appelle Myriam Saduis. J'assume la

place de celle qui est « out of place », « out of name », entre plusieurs mondes. Ce nom révèle et contient, dans sa signification voilée, mon histoire.

**L. A.** – Quand tu as 16 ans, ta mère ira jusqu'à obtenir l'expulsion de ton père hors de France, sous prétexte – fallacieux – de menaces et de tentatives d'enlèvement. Peu à peu, tu dois gérer sa folie, dont tu ignores le nom, mais qui se révélera peu avant son décès, en 2002.

**M. S.** - Les blessures de son existence ont en partie entraîné sa maladie mentale. Petite, je savais lire les signes, je comprenais que j'étais devenue sa « chose » et que je devais agir pour que sa violence reste contenue et ne se projette pas à l'extérieur : avoir d'excellentes notes, être bien droite et nette. Mais un jour, elle a dévié. J'avais 16 ans. Je suis rentrée à la maison et elle m'a dit : « Ton père est revenu. » Elle était couchée en croix sur la table, comme une sorte de sainte Thérèse d'Avila en live. Mon père venait de passer. Je l'ai raté à cinq minutes près – ma seule occasion. Elle a alors une réaction folle. C'est là qu'elle obtient son expulsion. Sa réaction – y compris physique et verbale – est devenue intolérable. Alors que j'ai été gentille jusque-là, je sais que je dois m'arracher à elle. Deux ans plus tard, à la minute précise où j'atteins mes 18 ans, je quitte la maison. Je n'y reviendrai jamais. Je m'enfuis à mon tour. J'ouvre la porte au monde.

**L. A.** – On sent les frôlements possibles entre psychanalyse et enquête théâtrale. Non pas en termes thérapeutiques, bien sûr, mais de volonté de compréhension, d'appréhension du réel...

**M. S.** - Oui, on sait qu'on peut établir des liens entre théâtre et folie. Antonin Artaud en est un exemple connu, qui rejoue le monde pour tenter de le comprendre. Le délire du fou est en fait une tentative très rigoureuse de reconstruction, une tentative tragique, sans altérité ni public. Cela dit, je pense que l'art est un délire « organisé » ! Mettre en scène, c'est mettre en perspective. Ce qui distingue l'art bien sûr, c'est la vocation de partage. Depuis l'enfance, je crois à la puissance de la fiction qui, d'une certaine façon, dit la vérité. Quand j'ai vu *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy, à 10 ans, quand j'ai vu l'histoire de Geneviève qui veut épouser Guy, sur fond de guerre d'Algérie, j'ai senti confusément ma propre histoire, dont je ne savais pourtant rien. J'ai pensé « Il y a une guerre que l'on m'a cachée ». C'était vrai. Dans le film, Geneviève a mis au monde une fille nommée Françoise, qui ne connaîtra jamais le nom de son père. La fiction m'a donné accès à moi-même. Depuis lors, nous enquêtons, Françoise et moi ! Ce que je fais ici, c'est raconter une histoire qui a des aspects universels. J'espère qu'elle peut aider à réfléchir à ces violences historiques et politiques que nous subissons tous, car tous nous sommes pris dans les mâchoires de l'Histoire, qu'on le veuille ou non.



## Final Cut

jeu Myriam Saduis,  
Pierre Verplancken

conception, écriture Myriam Saduis

collaboration à la mise en scène

Isabelle Pousseur

16 > 23/11  
07 > 09/12

conseillers artistiques Jean-Baptiste Delcourt,  
Magali Pinglaut, construction Virginie Strub,  
création image Joachim Thôme, création son  
Jean-Luc Plouvier création lumières Nicolas Marty,  
création costumes Leila Boukhalfa, mouvement Nancy  
Naous, collaboration dramaturgie Valérie Battaglia  
diffusion Sabine Dacalor

Production Théâtre Océan Nord / coproduction Défilé /  
la Coop asbl. Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles - service du  
Théâtre (CAPT) / Shelterprod / Taxshelter.be / ING /  
Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge

## Rencontre avec Aminata Abdoulaye Hama

par Laurent ANCION

Quand elle jure qu'elle a tout fait pour se conformer à la volonté de sa famille, qui la voyait en « femme docile, sagement mariée et aimablement soumise », on la croit sur parole. Seulement voilà, née au Burkina Faso de parents peuls (d'origines maliennes), grandie au Niger, Aminata Abdoulaye Hama a toujours ressenti un très puissant appel du large. « J'avais la bougeotte et je l'ai toujours », dit-elle en souriant de ses propres tiraillements. Il y a une partie de mon corps qui veut toujours partir, et l'autre qui veut toujours rester. Il y a plusieurs Aminata. Le tout est de parvenir à les équilibrer ! » Branchée sur ses émotions et ses intuitions, elle a suivi son chemin de théâtre, une route aventureuse qui l'a notamment menée en Suisse, où elle a rencontré Isabelle Pousseur, puis à Bruxelles, où elle a étudié à l'Insas. Jean-Marie Piemme, l'un de ses profs adorés, se saisit aujourd'hui de ses récits personnels pour composer un monologue qui est aussi une ode au théâtre. J'appartiens au vent qui souffle est porté par une tornade nommée Aminata, pour qui « toute identité est vaste et multiple, ne s'arrête jamais, se construit et se déconstruit en permanence ».

**Laurent Ancion - C'est en voyant J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin, récit autobiographique de Jean-Marie Piemme, que tu as eu envie de lui demander d'écrire un monologue basé sur ton histoire. Peux-tu nous expliquer ce que tu as ressenti ?**

**Aminata Abdoulaye Hama -** J'ai été touchée par le respect et la dignité avec lesquels Jean-Marie Piemme représente sa famille dans ce texte. Je l'ai senti reconnaissant de ses origines, qui ont fait qui il est. Et je me suis reconnue dans le fait de se sentir si différent des siens, de marcher vers un autre destin – sans colère ni vengeance, mais irrésistiblement. Chez moi, on dit qu'il y a trois chemins de vie : le chemin des champs, celui du village et celui de la brousse. Les champs, c'est le travail. Le village, c'est la sécurité de la maison. Et celui de la brousse, c'est l'aventure. Jean-Marie et moi avons clairement choisi celui de la brousse, celui qui est le plus trippant, où il y a le plus d'aventures !

**L. A. -** Jean-Marie Piemme est né à Seraing, près de Liège, en 1944. Tu es née en 1985 et tu as grandi à Niamey, au Niger. C'est beau, cette proximité des origines, à 40 ans et 6.000 km de distance...

**A. A. -** Tu sais, qu'ils soient du Niger ou des Ardennes, les parents, ça reste des parents ! Des gens soucieux, qui aimeraient le meilleur pour toi et qui, dans le souci de te protéger, décident à ta place, ont peur à ta place et font tout ce qu'ils peuvent pour dessiner ta vie à ta place ! Je pense que nous avons tous les deux connu cela, et aussi un amour sincère, qui voulait nous élever de notre

condition et nous retenir à la fois. C'est universel. Certains s'accommodent du désir de leurs parents. Ça n'a pas été notre cas. Bien sûr, la proximité à ses limites et on n'a pas du tout les mêmes chemins en pratique ! (rires)

**L. A. -** Tu as grandi dans une famille de marchands de bétail, originaire du Mali, qui s'est fixée à Niamey après avoir énormément voyagé. Quels étaient les sujets de tes premiers rêves d'envol ? Est-ce que tu as très tôt rêvé de théâtre ?

**A. A. -** Non, mon premier rêve, ça a été d'aller à l'école. Il n'était pas du tout prévu que j'y aille. Mais j'en mourais d'envie. Quand j'avais fini de travailler avec mes frères, de porter le fourrage, d'aider ma mère, j'allais me poster sur le chemin

cheveux en lisant ça ! – : une femme douce, docile, bien éduquée, pleine de grâce et de simplicité, avec un peu de soumission diplomatique, de l'élégance et de la retenue. Une petite chose délicate et belle qui ne rit et ne parle pas trop fort. Et il y avait... moi ! La troisième Aminata qui regardait les gens dans les yeux quand ils parlaient, qui intervenait, qui faisait le travail des garçons, qui voulait tout le temps sortir, qui parlait fort ! Je voulais être les trois Aminata. J'ai tout fait pour me conformer, mais j'ai lamentablement échoué. C'est l'échec total ! (rires) Je viens d'une famille très religieuse, je priais fermement (je ne faisais pas semblant), j'ai lu le Coran, mes frères et sœurs ont mis beaucoup de passion dans la foi, mais en même temps, j'aimais les pantalons, je les mettais en cachette des

n'ai même pas à inventer des fables. Mais bien sûr ce n'est pas facile de les sentir déçus. Ils acceptent une part des choses : « Peut-être est-il temps que j'accepte que dans chaque famille il y a des sacrifices », me dit ma mère. « Je dois accepter de mourir sans te voir mariée... » Ce n'est pas facile pour moi de l'entendre dire cela.

En Belgique, et en Europe, l'équilibre n'est pas simple non plus. Je suis arrivée avec beaucoup d'envie, de désir, de plaisir et aussi de naïveté. Je pensais un peu connaître le milieu et j'ai découvert que mon éducation et ma culture n'étaient apparemment pas valables : j'ai observé que beaucoup de gens parlaient à ma place. Ils semblaient savoir mieux que moi ce que c'est d'être noire, ce que je devais penser et les rôles que je devais jouer. On me dit par exemple : « Toi Aminata, qui as connu la famine... ». Heu, je n'ai jamais connu la famine. Je suis venue à Bruxelles pour faire du théâtre ! On me prend à témoin pour des expériences dont je ne connais rien. Des gens te contredisent sur ta propre histoire. Ce n'est pas ta couleur, c'est toute l'histoire du noir et du blanc que tu vas porter. Et je n'ai pas envie de faire ce plaisir.

Alors j'ai lu, beaucoup lu... D'une part, je n'avais pas énormément lu avant d'entrer à l'Insas, j'ai eu une soif immense. Ensuite, j'ai lu pour tenter de comprendre l'origine de ces amalgames, de cette tendance à tout simplifier et à mettre tous les noirs dans le même sac. D'où vient cette capacité à parler sans aucune gêne d'une histoire et d'un continent tout entier qu'on connaît si peu voire pas du tout ? D'où parlent-ils ? C'est ça qui m'a poussé à beaucoup lire. C'était presque une question de survie. C'est un long travail, qui demande du temps et des échanges, avec, bien sûr, un grand nombre de gens ouverts, des comédiens, des metteurs en scène... Le chantier est énorme. Il touche à la décolonisation des esprits et des pratiques.

**L. A. -** Depuis ton enfance, tu sembles justement portée par l'idée que le théâtre est le lieu de tous les possibles, de toutes les identités...

**A. A. -** Mon souffle, c'est l'envie de jouer tout ! D'avoir la liberté de choisir. Je n'ai pas envie de systématiquement jouer « une esclave noire ». Être noire n'est pas mon métier ! Mon travail, c'est d'aller vers la différence. C'est pour cela qu'on est comédien. Jamais personne ne « sera » Richard III ni Hamlet. C'est pareil pour moi, j'ai envie de jouer Penthésilée, puis d'aller au supermarché acheter des tampons en répondant à mon père au téléphone qui veut savoir que tout va bien (il m'a longtemps appelée tous les jours à 20 heures !).

Puis de faire un mafé pour les copines qui amènent de l'Orval. C'est la liberté que j'aime dans le théâtre, sa prise directe avec la vie. Toute identité est

vaste et multiple, ne s'arrête jamais, se construit et se déconstruit en permanence ! Le théâtre, c'est la capacité à l'altérité. C'est d'ailleurs la très belle capacité du texte de Jean-Marie Piemme : c'est un homme qui sait se mettre à la place de l'autre pour savoir d'où il parle. Et ce mouvement d'écoute crée le théâtre, avec une histoire où les gens peuvent se retrouver, quelles que soient leur couleur ou leurs origines.



## « Toute identité se construit en permanence »

de la maîtresse de l'école. Je la trouvais magnifique et, surtout, j'adorais son sac à main ! Je savais à quelle heure elle passait. Je trottais à ses côtés et je lui proposais de me laisser porter son sac, pour l'aider. Je lui parlais de mon envie d'aller à l'école. Un jour, elle m'a dit : « L'année prochaine, tu viens ! » Elle a décidé d'en parler à mes parents. Ça n'a pas été une mince affaire, mais ils ont fini par accepter. J'ai adoré l'école. D'ailleurs, quand je faisais des bêtises (ce qui ne manquait pas), la menace ultime de mon père, c'était : « Cette fois, c'est fini, tu n'iras plus à l'école ! » Parfois, ils m'interdisaient d'y aller, mais j'y suis toujours retournée. Mon plus grand rêve, c'était d'aller au Sénégal ou en Côte d'Ivoire. J'avais soif de partir, pas pour tout plaquer, mais pour découvrir, faire des rencontres, voir la route !

**L. A. -** C'est ce que t'amènera le théâtre : par l'école, tu participeras à une formation de deux mois en Côte d'Ivoire, avec des joies et des déceptions... On a l'impression que cet appel du large sera toujours pondéré par une envie de ne pas blesser tes parents, de te conformer à leurs attentes ?

**A. A. -** Il y a toujours eu plusieurs Aminata en moi. Celle dont rêve le père : voir sa fille mariée avec un bon parti, capable de nourrir et de protéger. Celle dont rêve la mère : le modèle-type de la jeune fille peul – attention, les féministes vont s'arracher les

que j'étais dehors, je m'enfuyais dès que possible et je voulais faire du théâtre... J'ai toujours pensé que c'était moi qui avais un problème. Je n'accuse personne.

**L. A. -** Très vite, le théâtre te fera sauter les frontières. En Côte d'Ivoire, tu travailleras notamment avec le metteur en scène suisse Fabrice Gorgé, dans une distribution qui réunit également Ludovic Barth et Julie Rahir. Celle-ci te fera rencontrer Isabelle Pousseur et tu joueras, en 2012, dans *Le Songe d'une nuit d'été*. Tu t'installeras ensuite à Bruxelles, où tu étudieras le jeu à l'Insas. Aminata a-t-elle trouvé sa paix, sa voix ?

**A. A. -** Oui, un peu. Parce qu'au théâtre, tu peux être tout. En restant toi. C'est ce qui rend le théâtre magique. Et c'est ce qui fait ma foi. Mais l'Afrique, comme la Belgique, ou l'Europe en général, me défient. J'ai dit à mes parents que je faisais « des études d'histoire ». Ils ne comprendraient pas qu'en tant que femme, je m'expose devant une assemblée. Pour moi, ce n'est pas un mensonge. Je les protège. Et je fais des études d'histoires, en quelque sorte : j'apprends les histoires des autres pour mieux les raconter. L'histoire d'autres peuples, d'autres temps, d'autres gens. Et je la transmets – certains veulent écrire mais moi je me sens interprète de la parole des autres. J'aimerais ouvrir un espace théâtral à Niamey. J'y retourne, j'y travaille. Mes parents ne posent pas de questions, ils sont heureux de me voir heureuse. Leur monde et celui du théâtre sont imperméables, je

### Le Pass à l'Acte – 9<sup>e</sup> édition

En collaboration avec le Rideau de Bruxelles, Les Tanneurs et le KVS, avec le soutien pédagogique d'IThAC (Initiatives-Théâtre-Ados-Création, anciennement Promotion Théâtre) et celui de la Cocof, nous poursuivons l'aventure du Pass à l'Acte pour la 9<sup>ème</sup> année consécutive. Le Pass à l'Acte propose un accompagnement pédagogique complet autour de la création contemporaine. Les cinq classes de l'enseignement secondaire qui participent au projet découvriront dans nos théâtres des spectacles singuliers par leur contenu ou par leur forme. Pour cette nouvelle édition, les élèves et leurs professeurs seront accueillis au Théâtre Océan Nord sur les représentations de *J'appartiens au vent qui souffle*. Aminata Abdoulaye ira à la rencontre de ces classes lors d'animations en amont du Festival. Ces moments d'échange permettront de préparer la venue au spectacle des élèves mais aussi de développer leur curiosité et d'aiguiser leur sens critique. Le Pass à l'Acte, c'est également un temps d'ateliers pratiques pour se confronter collectivement à l'élaboration et à l'interprétation d'une petite forme. La comédienne nigérienne accompagnera donc un groupe de jeunes dans le décryptage des codes du théâtre et dans la recherche de leurs propres moyens d'expression autour de la notion d'identité, thématique transversale de son spectacle et du Festival. Le résultat de ces ateliers sera présenté lors d'une grande journée de rencontre entre classes en mars 2019.

# J'appartiens au vent qui souffle

22/11 > 09/12

jeu Aminata Abdoulaye Hama

texte Jean-Marie Piemme

mise en scène Isabelle Pousseur

scénographie, costumes Christine Grégoire

création lumières Benoit Gillet

chorégraphie Serge Aimé Coulibaly

coach Filipa Cardoso

assistanat mise en scène Coline Fouquet, Djo Ngeleka

Production Théâtre Océan Nord. Co-production La Coop asbl.

Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles Service théâtre /

Shelterprod / Taxshelter.be / ING /

Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge

## Rencontre avec Edoxi Gnoula

par Laurent ANCION

Que vous l'ayez vue dans *Le Songe* d'une nuit d'été ou *Last exit to Brooklyn / Coda*, vous ne pouvez pas l'avoir oubliée : irradiant d'énergie joyeuse, Edoxi Gnoula joue comme on boxe. « Il y a chez Edoxi quelque chose d'étrange, d'instinctif et de puissant qui m'a fascinée tout de suite », rapporte Isabelle Pousseur, qui l'a dirigée dans les deux spectacles. La rencontre entre la comédienne et la metteur en scène a eu lieu à Ouagadougou, sur les conseils d'Étienne Minoungou, directeur des Récréâtrales. « J'ai senti que je n'avais pas besoin de l'auditionner », note encore Isabelle au sujet de leur première entrevue, « je l'ai engagée de suite ». Impossible de deviner la part d'ombre, sous semblable lumière, sous son grand sourire aux « dents de la chance ». Pourtant, depuis plusieurs années, Edoxi Gnoula a décidé d'explorer un lourd héritage, laissant une vie marquée par l'absence du père. LEGS "suite", dont le titre peut se lire en français (« donation, héritage ») ou en anglais (ces « jambes » sur lesquelles on essaie de tenir debout), c'est le récit d'une jeune femme qui s'interroge sur son statut d'enfant « bâtarde ». Edoxi a été élevée par sa mère et n'a jamais été reconnue par son père, qui habitait pourtant à quelques maisons de là, dans le même quartier pauvre de Ouagadougou. Nulle complainte dans ce travail aujourd'hui mené avec le metteur en scène Philippe Laurent : c'est plutôt la rage qui cogne aux fenêtres. Au père qui abandonne ses enfants vient répondre le dictateur qui abandonne la nation, par un raccourci poétique et politique fulgurant. « J'ai eu envie de pousser un grand cri de rage contre ce bordel d'irresponsabilité ! », rigole Edoxi Gnoula – et l'on sent combien son rire a de profondeur et de sincérité.

**Laurent Ancion** - Dans la préface de LEGS "suite", publié en 2017, l'éditeur Noufou Batou écrit : « Nos histoires de vie sont des chemins qui se croisent toujours au carrefour de nos haines. » Ton écriture est-elle née de la colère ?

avec tout cela, en espérant qu'il arrive un jour. Mais il n'arrive jamais. Beaucoup d'enfants grandissent dans ce manque, en Afrique - et partout dans le monde. J'avais envie de parler

## « Faire de ma rage personnelle un cri universel »

**Edoxi Gnoula** - Oui effectivement, la colère a joué un rôle important. Si ce n'est pas le plat de résistance, c'est un ingrédient de base ! (rires). Dis-moi quel enfant n'a pas le souhait de connaître ses deux parents ? Depuis toute petite, je vis l'absence de mon père comme une douleur. D'abord, vers 2 ou 3 ans, c'est inconscient. Vers 6 ans, tu vois que les autres enfants à l'école ont leurs deux parents qui viennent les rechercher. Tu commences à te poser des questions. Et tes condisciples racontent : « Mon papa a fait ça, il a voyagé là... » Toi, tu ne dis rien. Tu sens une boule dans la gorge, qui grossit. À 13 ans, j'ai décidé de passer à l'action. Ma mère me disait toujours que mon père était « en voyage », mais je me suis lassée. Je connaissais le nom de mon père, j'ai cherché son numéro dans l'annuaire, j'ai mené mon enquête, et je l'ai trouvé ! J'ai appelé chez lui en cachette. « Allo, papa est là ? » « Vous êtes qui ? », me répond une voix. « Sa fille, je veux lui parler. » « Tu ne peux pas être sa fille, tous ses cinq enfants sont à la maison. Toi, tu te trompes. Trouve ailleurs ton papa. » Tu vis

de cette injustice faite aux femmes et aux enfants, la colère montait en moi mais je ne savais pas encore comment lui donner forme.

**L. A.** - En 2014, à Ouagadougou, les Récréâtrales ouvrent le « Laboratoire Élan » : des formateurs travaillent avec des stagiaires acteurs, metteurs en scène et auteurs. Tu décides de rejoindre l'atelier « auteurs », et c'est là que tu rencontres Philippe Laurent qui mène un projet « Cartes d'identité ». Comment ton écriture se libère-t-elle alors ?

**E. G.** - Jusque-là, je m'interrogeais sur les raisons de partager ma vie personnelle... Pourquoi un public devrait-il s'asseoir et écouter la vie d'Edoxi ? Les exercices de Philippe Laurent m'ont montré la voie : il proposait de raccrocher nos souvenirs avec la « grande Histoire », de repartir de photos, de lier les mouvements de nos vies à ceux du monde. Et c'est le monde lui-même qui, un peu plus tard, a provoqué l'étincelle : le pouvoir a changé au Burkina Faso. Blaise Compaoré, qui était devenu le dictateur du Pays des Hommes Intègres, a quitté le pouvoir suite à une insurrection, en 2014. J'étais alors en Suisse. J'ai vécu les événements loin de mon pays mais en totale fusion avec lui. Je suis d'une génération marquée et déterminée par la mort de Thomas Sankara : une génération née sous un pouvoir unique. Sous Compaoré, je n'ai jamais voté : je savais que c'était lui qui allait gagner, avec une majorité écrasante alors que la jeunesse – majoritaire au Burkina – ne votait pas pour lui... Cherchez l'erreur... Je me suis rendu compte que ce dictateur était irresponsable face à la jeunesse, comme mon père face à moi. Le départ de Compaoré m'a débloquée d'un joug. J'ai senti l'air qui circulait à nouveau dans mes poumons. J'ai écrit « Legs » en un mois. Ma rage person-

nelle s'est muée en cri universel. Parmi les interprétations possibles du titre, « Legs » peut aussi se lire comme les initiales de « (L)ionelle (E)doxi (G)noula (S)cène ». Lionelle est mon deuxième prénom, et cet acronyme traduit l'enjeu qui consiste à « me jouer moi-même » pour faire écho à une réalité collective. J'ai eu envie d'être

la voix pour tous les enfants, tous les jeunes qu'on n'entend pas.

**L. A.** - As-tu aussi voulu parler au nom de ta mère ? Comment a-t-elle réagi face à ce « grand déballeage » ?

**E. G.** - J'ai bien sûr énormément dialogué avec ma mère, parce que ce n'est pas un seul de ses enfants qui est dans cette situation... mais les cinq ! J'ai quatre frères et sœurs et nous sommes tous de pères différents. Elle a eu un courage exemplaire. Elle n'a jamais voulu fléchir face à ces hommes qui lui ont tous proposé le deal classique : « Donne-moi l'enfant, ou bien élève-le sans mon aide ». Elle a voulu démontrer qu'elle pouvait prendre ses responsabilités. Alors oui, on a grandi dans la misère, on mangeait souvent une seule fois dans la journée, mais on a grandi dans l'amour. Nous étions solidaires, dans le respect mutuel. Notre mère nous a toujours appris à nous battre. Il suffisait de prendre exemple sur elle, qui un jour vendait de la soupe, l'autre jour allait ramasser du sable. Elle nous a montré que, même si rien n'est jamais sûr, on peut chérir son indépendance et ne fléchir devant personne. Pour un enfant, grandir dans une forme d'abandon et de dénuement peut mener à la dépression, à la folie. L'absence du parent perturbe et déconcentre. J'ai voulu rendre hommage à ma mère et, à travers elle, à toutes les femmes – et aussi aux hommes – qui éduquent seul(e)s leurs enfants et qui font tout pour que ceux-ci gardent confiance en eux-mêmes et dans

les autres. Aujourd'hui, je suis mariée et heureuse, j'ai un enfant moi aussi. Je peux d'autant mieux me mettre à la place de ma mère, chercher à la comprendre, chercher à comprendre mon père...

**L. A.** - Un père que tu finiras par rencontrer, à la fin de sa vie ?

**E. G.** - Oui. Je connaissais son visage. Il habitait le même quartier que nous, mais nous n'avions jamais parlé. Quand il a enfin accepté de me voir, je suis partie vers chez lui avec la rage au ventre et une multitude de questions... Et l'homme que j'ai rencontré était devenu vieux et chétif, assis et faible. Je ne savais plus quoi dire... J'ai senti 90 % de mon énergie rageuse s'évanouir... Nous avons entamé des échanges. Il s'est montré un peu plus présent. Il a un peu essayé de se rattraper. Jusqu'à sa mort, en 2016, il m'a vouvoyée. Les parents ne vouvoient pas leurs enfants.

**L. A.** - Ton rire est ta carte de visite : pour cette interview, je t'attrape (au téléphone) à Ouaga, lors d'une pause sur le tournage de « Ma ya da wa » (« Je suis un homme »), une série basée sur la « parenté à plaisanterie » (qui cartonne). En 2013, tu as reçu le prix de la « Meilleur(e) humoriste » au Burkina. Tu travailles ici sur des émotions différentes. Quelles sont les réactions face à cet autre ton ?

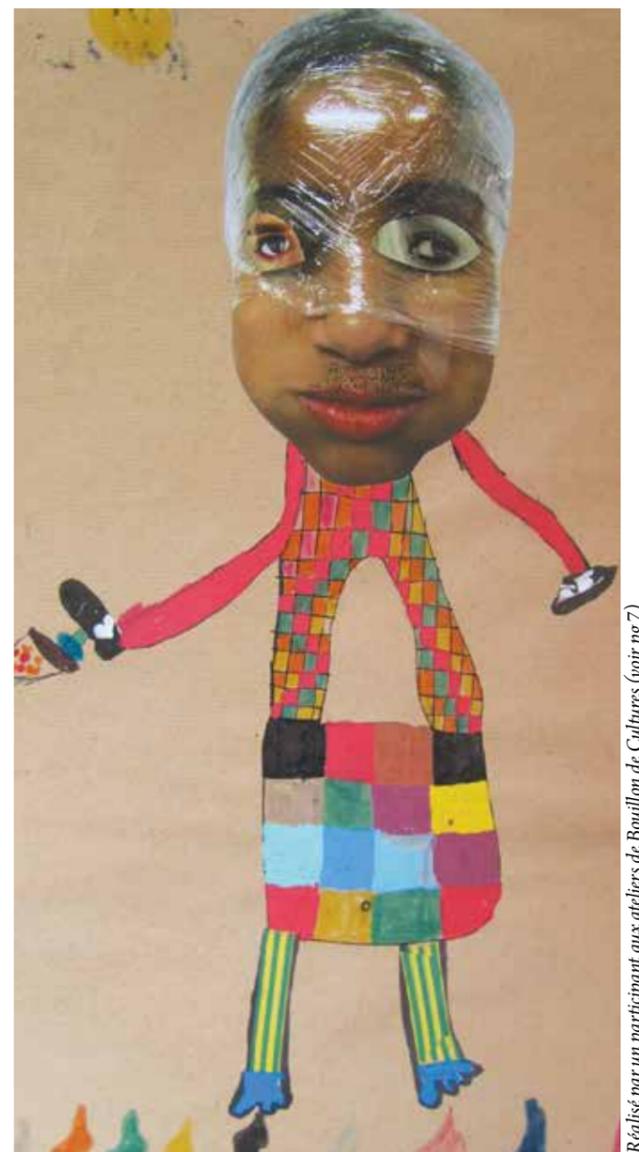
**E. G.** - C'est vrai que j'entends une certaine surprise : « On ne savait pas qu'Edoxi portait une histoire pareille... » J'ai toujours essayé de cacher cette histoire pour essayer de mieux vivre. J'estimais qu'être comédienne, c'est d'abord porter la lumière, être dans le rire. Je déposais l'histoire à la maison. À présent, j'ai décidé de la partager avec le public. Mais, dans tous mes élans d'écriture, il y a des moments où le rire reprend ses droits. J'estime que c'est nécessaire. L'humour fait partie de ma personnalité... C'est un mélange de tons, même si le fond évoque une souffrance. C'est aussi le récit d'une libération !

\* Thomas Sankara, né le 21 décembre 1949 à Yako en Haute-Volta et mort assassiné le 15 octobre 1987 à Ouagadougou au Burkina Faso, est un homme d'État anti-impérialiste, panafricaniste et tiers-mondiste voltaïque, puis burkinabé, chef de l'État de la République de Haute-Volta de 1983 à 1987.

Durant sa présidence, il se consacre au développement du pays, à la lutte contre la corruption ou encore à la libération des femmes.

Il est abattu lors d'un coup d'État qui amène au pouvoir Blaise Compaoré, le 15 octobre 1987.

Blaise Compaoré restera 27 ans au pouvoir. Le 31 octobre 2014, à la suite d'un soulèvement populaire, il est contraint à la démission.



Réalisé par un participant aux ateliers de Bouillon de Cultures (voir pg 7)

## LEGS "suite"

24/11 > 09/12

écriture, jeu Edoxi Gnoula

mise en scène Philippe Laurent

création lumières Nicolas Sanchez

assistanat à la mise en scène Sidiki Yougbaré

Production Théâtre Océan Nord / coproduction la Coop asbl.  
Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles Service du théâtre  
Shelterprod / Taxshelter.be / ING /  
Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge



## Découvrir le Festival autrement

La responsable du public scolaire et associatif propose de venir présenter les spectacles du Festival dans les classes et les associations qui le demandent. En fonction de leur disponibilité, les artistes l'accompagneront. Exploration des thématiques, discussions et échanges sont au programme... une manière vivante de se préparer à la représentation. Des ateliers débat ou des ateliers jeu après la venue au spectacle peuvent également s'organiser pour les groupes qui le souhaitent.

02 242 9689 contact@oceannord.org

## Pistes Penda DIOUF (lecture)

24/11 > 17:00 [gratuit - réservation obligatoire]

*Pistes*, c'est un récit de voyage. Un voyage intime, au cœur de la mémoire. Celle de l'autrice, Penda Diouf et celle d'un pays qu'elle découvre grâce à l'athlète Frankie Fredericks, la Namibie. En partant en quête de ses propres souvenirs, elle part à la découverte des grands espaces et du désert, à la façon d'un road movie. Elle raconte aussi un génocide oublié, considéré comme le premier du XX<sup>e</sup> siècle: le massacre des Héréros et des Namas, perpétré par l'armée allemande. C'est un hommage aux victimes du génocide et à ses héros.

### Qui est Penda Diouf?

Auteure de théâtre et directrice de quatre médiateurs à Saint-Denis, Penda Diouf écrit depuis l'âge de 19 ans. *Poussière*, *La Grande Ourse*, *Le Symbole*, *Hyènes*, *Pistes*, sont quelques-unes de ses pièces, remarquées par le Tarmac, la Comédie Française, le Panta Théâtre, le CDN de Rouen ou le théâtre de la Tête Noire.

Ses pièces traitent des questions d'identité, de l'oppression, du patriarcat mais aussi de la colonisation. Certaines ont été lues ou jouées à l'étranger, notamment en Suisse, en Guinée, en Arménie, en Espagne, au Burkina Faso au Togo et au Bénin. Penda Diouf est aussi cofondatrice, avec Anthony Thibault, du label *Jeunes textes en liberté*, festival de théâtre itinérant, coorganise le comité de lecture jeune public de Scènes appartagées et anime des ateliers d'écriture.

## Mariannes noires (documentaire)

Mame-Fatou NIANG - Kaytie NIELSEN

25/11 > 15:30 suivie d'une rencontre avec la réalisatrice

Elles sont artistes, entrepreneures, intellectuelles, et nous parlent de leurs aspirations et de leurs combats. Une chose ressort de ces entretiens: elles sont françaises. Naturellement. Pourtant, leur francité baigne, naît et s'épanouit dans des différences culturelles et esthétiques que la France a encore du mal à intégrer. *Mariannes Noires*, ce sont sept récits qui s'enlacent et se font écho afin de lever le voile sur une histoire, celle d'une France multiculturelle qui n'est plus à imaginer.

## On m'a donné du citron, j'en ai fait de la limonade

(lecture)

Laetitia AJANOHUM -  
Aminata ABDOULAYE HAMA  
Aurélien ARNOUX - Samuel PADOLUS  
régie générale Pierre-Jean RIGAL

25/11 > 20:30

Elle s'appelle Aminata  
Celle qui est digne de confiance  
Elle s'appelle aussi Soumbou  
Celle qui fut désirée par son père et par sa mère  
Et encore elle s'appelle Souwata Soudou Baba  
De toute la famille paternelle c'est toi la plus belle.  
Elle vient de l'Ouest de l'Afrique plus précisément de Niamey, la capitale du Niger.  
Il y a 5 ans, elle a déserté Niamey pour Bruxelles.  
Un exil choisi et joyeux.  
Et pourtant dès le début une césure.  
Une sensation étrange d'être deux comme si une part d'elle était restée et une autre part était partie. Cela a duré trois ans. Trois ans à naviguer entre le « je » d'ici et le « je » de là-bas  
Et puis le 23 mars 2016, tout à coup, en elle une impasse, et le besoin urgent de trouver un chemin de traverse. Partir une fois encore, partir, rentrer autre et autrement ?

### Qui est Laetitia Ajanohum?

Laetitia a été formée en Belgique, à l'IAD, en tant que comédienne Très vite l'envie, l'urgence d'écrire et de mettre en scène se sont manifestées en elle, tout comme le désir d'arpenter des ailleurs. Elle se met, alors, à élaborer des projets et à jouer dans des créations à Bruxelles mais aussi à Montréal, en France, à Berlin, à Cologne ainsi que dans différents pays de l'Afrique francophone (Burkina-Faso, RDC, Congo-Brazzaville, Côte d'Ivoire, Guinée, Mali, Niger, Sénégal, ...). Elle travaille, entre autres depuis 5 ans, comme comédienne, collaboratrice artistique ou metteuse-en-scène dans la compagnie française *Les Bruits de la Rue* dirigée par Dieudonné Niangouna (*Shéda* au Festival d'Avignon in et en tournée en France, Hollande et Argentine, *Le Kung-Fu* en tournée en France et en Allemagne, *Nkengué* à la Mc93 et en tournée en France, Hollande et Allemagne, *Costume ou demi-Dakar* au Festival des francophonies en Limousin et à Africologne, *Antoine m'a vendu son Destin/Sony chez les chiens* au Théâtre de la Colline, Tanztheater International Hannover, ...). Elle a écrit plus d'une dizaine de textes de théâtre: *La Noyée* (L'Harmattan), *Les mots sont manouches* (Lansman), *Le Décapsuleur* (Passage(s)). Ce dernier a été lu au Festival d'Avignon-in en 2017 dans le cadre des lectures RFI. Elle vit aujourd'hui à Paris.

## Nothing Hurts (Atelier Théâtre)

ATELIER BOUM - Ilyas METTIOUI

01/12 > 15:30 et 02/12 > 11:00

- Mais là maintenant vous avez senti quelque chose non? Cette colère là qui monte? Moi je l'ai bien sentie.

- Mais je suis pas venue pour ressentir de la colère! Je suis venue pour ressentir de l'amour, des sentiments, un orgasme, j'en sais rien, quelque chose! Rien. Vous m'aviez dit que ça allait s'en aller. Eh bien non. Vous comprenez rien! "

Pendant une heure, l'entreprise théâtrale *Nothing Hurts v.2* offre l'opportunité à qui le veut de vivre ou revivre n'importe quelle situation de son désir. Aucune conséquence, seul le souvenir restera. Les participants de l'atelier Boum présentent le fruit d'un an d'enquête, d'écriture collective, et d'explorations scéniques entre fiction et réalité. Un spectacle participatif qui interroge aussi bien le désir que la véracité de l'instant présent.

## Tout au bord

Laurent ANCION (concert)

01/12 > 22:00 [Gratuit - Réservation obligatoire]

Mélodique, tonique et un poil romantique, Laurent Ancion met en musique les battements de l'âme et les toques de l'amour.

Il aborde le piano en assumant sa douce mélancolie: en allant vite, on pourrait citer pour influences Michael Nyman ou Wim Mertens. Il y a effectivement un point commun, qui consiste à chercher l'échelle de tons qui touche le cœur, ou en provient. Mais ce musicien bruxellois ne ressemble bien sûr qu'à lui-même: son écriture, en notes comme en mots, harponnera durablement ceux dont l'âme est tendre.

Les paroles, en français, explorent les rivages escarpés des sentiments. Comment aimer? Comment aimer longtemps? Le délice est si délicat. Un coup de vent et il s'enrhumé. Cela mérite bien quelques millions de chansons, depuis la nuit des temps (et ce n'est pas fini). Et quand vient le soir, Laurent va voir du côté de la brume, cette part plus sombre qui nous suit souvent, comme l'ombre répond au soleil.

Et puis parfois, ça ne chante pas du tout: des instrumentaux forgent autant de B.O. de films imaginaires ou réels (*Être amoureux*, de Thomas Keukens). Sur son premier album « *Tout au bord* », les arrangements sont essentiellement acoustiques. Le piano cavalcade avec un violoncelle, une basse, formant un univers à taille humaine, sans grandiloquence, avec une simplicité désarmante.

Album "Tout au bord" (Label Gazelle / Freaksville)

Site: [www.laurentancion.com](http://www.laurentancion.com)

Facebook: <https://www.facebook.com/AncionL/>

## Chorale Van de Trinette

Emanuela LODATO - Astrid HOWARD

02/12 > 17:00 [Gratuit]

Depuis l'aube de l'humanité, le chant a accompagné les activités de la vie de tous les jours. Le

travail dans les champs, les moments de rite et de fête, le geste simple et délicat d'endormir un enfant: tout cela a été, dans toutes les cultures et en tout temps, scandé par des mélodies, des voix solistes ou chorales de femmes et d'hommes qui trouvent dans le chant un encouragement, un soulagement, une expression intuitive et complète de nos sentiments. Surtout, chanter en chœur c'est intégration, reconnaissance, participation à un mouvement collectif qui nous relie à notre identité la plus profonde. Quoi que l'on chante, une prière sicilienne, une polyphonie biélorusse, ou un chant festif de la France du XVI<sup>e</sup> siècle, on se reconnaît toujours dans cette humanité à plusieurs visages mais qui résonne comme une seule voix quand les cœurs s'accordent. Notre chorale présentera un répertoire de chants issus de différentes traditions et le public sera également invité, pour le plaisir du partage, à expérimenter cette dimension collective en apprenant une mélodie simple.

### REJOIGNEZ-NOUS!

La chorale *Van de Trinette* existe depuis cinq ans et est née de l'initiative des habitants de la rue Vandeweyer de se retrouver pour chanter et passer un beau moment de musique ensemble. Le répertoire est assez varié; on passe des chants de l'Italie du Sud aux chants d'Amérique, aux mantras, aux chants africains, bretons, occitans...Aucun niveau n'est requis.

Emanuela Lodato, chanteuse et percussionniste italienne, et Astrid Howard, chanteuse et metteuse en scène américaine, se donnent le relais pour amener les participants à travers un voyage à l'exploration des harmonies, des sonorités, et du potentiel musical, émotionnel et humain des voix en chœur. Le groupe se réunit un lundi sur deux, à 20h au Théâtre Océan Nord.

## Diversité des parcours féministes en Belgique

Rencontre/Débat

02/12 > 15:30

En collaboration avec Bruxelles Laïque.

Avec le Collectif afroféministe Mwanamke, AWSA - Belgium et Marche Mondiale des Femmes.

Des femmes confrontées à des discriminations basées sur leur sexe, leur origine et la couleur de leur peau trouvent ensemble les moyens de se reconstruire. Leurs cheminements inspirent et nourrissent d'autres femmes, tout en mettant le féminisme au défi: comment conjuguer la lutte pour l'égalité femmes-hommes avec d'autres systèmes de domination? Cette discussion rassemble des féministes aux horizons multiples pour y découvrir des expériences d'un engagement féministe qui assume sa complexité.

## L'Afrique et ses fantômes

Seloua Luste BOULBINA

Rencontre/Débat

08/12 > 11:00 [Gratuit - Réservation obligatoire]

« Me demandant comment introduire au mieux une réflexion sur le devenir décolonial, il m'a semblé qu'un témoignage était sans doute la meilleure entrée en matière. Ce que vivent les gens, ce qu'ils portent en eux mais aussi entre eux, quoique souvent imperceptible, n'est pas toutefois inaccessible. Les troubles coloniaux, les issues postcoloniales, les devenirs décoloniaux ne sont pas seulement des événements historiques, des phénomènes politiques. Ils sont, également, des perturbations ou des améliorations de la communication, en soi et entre soi. »

Seloua Luste Boulbina

### Qui est Seloua Luste Boulbina?

Philosophe, ancienne directrice de programme au Collège International de philosophie à Paris (2010-2016), actuellement chercheuse (HDR) à l'Université Diderot Paris 7. Théoricienne de la décolonisation, elle s'intéresse aux questions coloniales et postcoloniales, dans leurs dimensions politiques, intellectuelles et artistiques. Elle a publié *Les Miroirs vagabonds ou la décolonisation des savoirs* (arts, littérature, philosophie) (Les Presses du réel, 2018), *L'Afrique et ses fantômes, Écrire l'après* (Présence Africaine, 2015), *Les Arabes peuvent-ils parler?* (Blackjack 2011, Payot Poche 2014), *Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie* (Sens Public, 2008) et *Grands Travaux*

à Paris (La Dispute, 2007). Elle a dirigé de nombreux ouvrages dont *Dix penseurs africains par eux-mêmes* (Chihab, 2016), *Décoloniser les savoirs* (La Découverte, 2012), *Révolutions arabes: rêves, révoltes, révolutions* (Lignes, 2011) ou *Réflexions sur la postcolonie* (PUF, 2007).

## Oser être soi

(Exposition)

Vernissage le 21/11 à 14:00 et 17:30 [Gratuit]

Deux associations proches du Théâtre Océan Nord exposent le travail accompli par les enfants qui ont participé à leurs ateliers et stages sur le thème de l'identité.

### Le mot de made with heART pour Magic Kids

L'expo présente une sélection de photographies et de créations radiophoniques. Certaines photos ont été choisies par les participants pour la lumière, le mouvement du groupe ou de l'individu, la beauté du sujet, les souvenirs qui rappellent certaines images de la vie des enfants, les expressions des corps ou visages. D'autres représentent le « mouvement d'identité » de chaque enfant. Ou la rencontre entre disciplines -danse et photographie- par laquelle chaque enfant se réapproprie le mouvement et en laisse une trace. Durant le stage les enfants ont découvert le monde de la radio et créé leur propre capsule radiophonique, documentée par la photographie. Ces rencontres entre disciplines visaient à inciter l'enfant - mais aussi les artistes - à une réflexion sur la préservation de la mémoire.

Ces travaux témoignent de la magie et de l'innocence du monde des enfants, devenus, le temps de ce stage, réalisateurs, comédiens, danseurs, photographes, auteurs, compositeur, ingénieurs son...

Elen Sylla est réalisatrice & photographe, Mathilde Laroque, danseuse, chorégraphe et Jean François Lejeune, ingénieur du son et musicien. L'ASBL made with heART, fondée par Elen et Mathilde, s'est donnée pour mission la création artistique sous toutes ses formes et l'encouragement à la participation de tous.

### Le mot de Bouillon de cultures

« Mouvements d'identité »: la thématique qui a rythmé nos ateliers d'été et de ce début d'année dans notre structure d'accueil extrascolaire *Aurora*, (secteur de *Bouillon de cultures*). Ces ateliers nous les proposons chaque jour aux enfants du quartier Josaphat. Un lieu d'accueil pour les enfants de 6 à 12 ans destinés à leur offrir un encadrement de qualité tant pour de l'entraide scolaire que pour des ateliers et des stages de vacances.

Cette rencontre avec le Théâtre Océan Nord nous permet de faire découvrir le travail artistique des enfants qui côtoient notre structure, dans un lieu proche, afin que les familles et amis puissent s'y déplacer. Le thème proposé, « l'identité » nous a séduits. Nous nous y sommes immergés par différentes portes d'entrée. Quatre questions coloraient chaque semaine: « D'où je viens? », « Oser être soi », « Mon rapport au corps », « L'autre et moi ». Un stage sur la découverte en profondeur de notre singularité, nos racines, notre manière d'être au monde, par des créations plastiques, corporelles, musicales, des débats sur les émotions, sur les origines de l'humanité et également la rencontre de personnes plus âgées avec qui nous avons partagé des moments créatifs.

Cette thématique se poursuit en ce début d'année scolaire par des ateliers qui abordent, par des jeux de mise en scène, la question du paraître: comment ai-je envie de me présenter au monde, par quel biais, avec quel outils, qu'est-ce que je décide de montrer ou non... Ces ateliers sont l'occasion de s'étonner de ses capacités, de pouvoir se dépasser, confronter ses idées, développer son esprit critique, relier différents domaines de la vie. Ils sont surtout un espace pour plonger dans son imaginaire, sa poésie, pour appréhender le monde par d'autres sensations et par un autre regard.

Les expositions mettent en valeur certaines créations d'enfants, les relient les unes aux autres et les leur présentent de façons neuves et éclatantes. Aux murs: portraits en tous genres -peinture, collage, photographie-, dessins d'explorations intérieures, métamorphose du corps qui frôlent le féérique et le monstrueux, des carnets de présentation « Qui je suis ». Une fierté en émane, et une confiance en ce qu'ils sont peut jaillir de ces quelques moments. Merci dès lors pour votre regard.

# THÉÂTRE OCÉAN NORD

63-65 rue Vandeweyer 1030 BRUXELLES [oceannord.org](http://oceannord.org)  
réservations 02 216 75 55 [billetterie@oceannord.org](mailto:billetterie@oceannord.org)

saison {18-19}

16 > 27/10 (reprise, au Théâtre Varia) **Last Exit to Brooklyn (Coda)**  
Hubert SELBY Jr / Isabelle POUSSEUR +++

16/11 > 09/12 **Mouvements d'identité :**  
**Final Cut**

Myriam SADUIS, avec la collaboration d'Isabelle POUSSEUR /

**J'appartiens au vent qui souffle**

Aminata ABDOULAYE HAMA - Jean-Marie PIEMME - Isabelle POUSSEUR /

**LEGS "suite"**

Edoxi GNOULA - Philippe LAURENT +++

16 > 19/01 **Marguerite Duras**

Marguerite DURAS - Isabelle GYSELINX +++

26/03 > 06/04 **Penthésilée**

Heinrich von KLEIST - Thibaut WENGER +++

02 > 13/04 **Partage de midi**

Paul CLAUDEL - Héloïse JADOUL *Au Théâtre de la Vie* +++

25/02 > 16/03 - 22/04 > 18/05

**Atelier Professionnel**

dirigé par Adeline Rosenstein +++

Notre tâche  
(ou bien tout  
le reste sera  
pure statistique  
et affaire  
d'ordinateur)  
est de travailler  
à la différence.  
Heiner Müller

# le monde a besoin de féminin

Partenaires : Théâtre de Liège, Rideau de Bruxelles, Paf le chien asbl, Défilé asbl, Premiers actes, Théâtre de la Vie, Bruxelles Laïque, Théâtre Varia, Maison Culture de Tournai, Cinéma Nova, Le P'tit Ciné, Bouillon de Culture, made with heART,...

L'équipe *direction artistique* Isabelle Pousseur *images, divers* Michel Boermans *administration* Patrice Bonnafoux *direction de production, communication, relations publiques* Benoit Gillet, Guillemette Laurent, Margot Briand *relations public scolaire et associatif* Mathilde Lesage *direction technique* Nicolas Sanchez *assisté de* Mathieu Libion *intendance* Mina Milienos

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Service du Théâtre, de la COCOF, Commission Communautaire française - Service de la Culture et du Tourisme, la Loterie Nationale.  
En coproduction avec La Coop asbl, le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING  
et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge, du Centre des Arts Scéniques, de la SPEDIDAM.

